

Histoire coloniale

EN MARGE DE L'EXPOSITION COLONIALE DE VINCENNES

UNE AMITIÉ AU DÉSERT

LE GÉNÉRAL HENRI LAPERRINE ET LE PÈRE CHARLES DE
FOUCAULD

Dans une synthèse grandiose et extraordinairement vivante, l'Exposition Coloniale Internationale de Vincennes a mis en pleine lumière l'action civilisatrice de la France en même temps qu'elle a dénombré les richesses et les forces de son immense empire colonial. Aujourd'hui la collectivité humaine France déborde largement du cadre restreint que l'on est habitué à considérer sur la carte d'Europe. "La France a maintenant 100 millions d'habitants, une superficie de 11 millions de kilomètres carrés, 35,000 kilomètres de côtes, 700,000 kilomètres de routes et 70,000 kilomètres de rail (1)."

Cette France nouvelle, solide et nettement délimitée, est l'œuvre d'une élite de Français qui, bien souvent, furent des héros. Comme il convenait, la France les a mis à l'honneur au cours de cette Exposition. Cette élite, véritable avant-garde française à travers le monde, se compose de colons, de marchands, de médecins, mais surtout de marins, de soldats et de missionnaires.

Le rôle colonial de ces derniers, soldats et missionnaires, fut, en maintes circonstances, intimement lié. De cette intimité d'action, nous trouvons un exemple éclatant dans l'œuvre africaine du général Henri Laperrine et du Père Charles de Foucauld. Du Sahara, si longtemps rebelle à notre influence, ils ont fait le prolongement de l'Algérie, une province de la plus grande France. Ils ont été les chevaliers du Sahara, usant leur vie jusqu'à l'ultime sacrifice pour introduire dans cette partie de l'Afrique notre civilisation tout impré-

(1) André DEMAISON : Adresse au visiteur dans le *Guide officiel de l'Exposition*.

gnée de christianisme, pour y faire aimer et respecter notre drapeau aux trois couleurs qui fit le tour du monde, mais qui, au Sahara, ne flottait pas d'une façon constante sous le souffle embrasé des grands vents du désert, qui n'était pas parvenu à étendre son ombre bienfaisante sur le royaume mystérieux d'Antinéa.

L'œuvre saharienne de ces deux hommes est l'heureux résultat d'une de ces amitiés rares, née de la rencontre de deux vocations sœurs, entretenue par une commune intelligence du rôle civilisateur de la France, par un même amour passionné du pays auquel ces deux héros ont consacré leur vie et au grand avenir duquel tous deux croyaient sincèrement.

Retracer l'histoire de cette amitié, c'est montrer leur action continue pour étendre notre influence jusqu'au cœur de l'Afrique barbare, c'est faire revivre leur étroite collaboration. L'un conseillant l'autre, celui-ci utilisant celui-là, ils ont été, vraiment, suivant le mot que le Gouverneur Bonamy (1) appliquait à l'un d'eux, les créateurs du Sahara.

Le Sahara, possession française, le Sahara cessant d'être un obstacle quasi insurmontable pour devenir une route sûre et un lien entre nos différentes colonies africaines, voilà ce que nous a valu l'amitié de ce prêtre et de ce soldat.

*
* *

M. René Bazin, dans son beau livre sur le Père de Foucauld a bien mis en lumière la genèse de cette amitié.

De Foucauld et Laperrine se sont connus et liés d'amitié, en 1878, à St-Cyr, puis à l'École d'application de Cavalerie, à Saumur.

Bien différents l'un de l'autre, Laperrine fut un élève studieux, appliqué, consciencieux ; de Foucauld, fantaisiste, lettré et artiste, plus préoccupé de bonnes fortunes que de travail, "s'en remettait à sa bonne étoile pour ne pas être séché" (2). A Saumur, la chambre qu'il partageait avec

(1) André BONAMY, Gouverneur des Colonies, *les deux Rives du Sahara* (Larose, édit., Paris, 1924), p. 6.

(2) Général LAPERRINE, *les Étapes de la Conversion d'un houzard* (Revue de Cavalier, d'octobre 1913).

son ami Antoine de Vallombrosa, devenu depuis marquis de Morès et qui devait périr assassiné dans le Sahara tunisien, en 1896, devint vite " célèbre par les excellents dîners et les bonnes parties de cartes que l'on y faisait pour tenir compagnie au *puni*, car il était bien rare que l'un des deux occupants ne fût pas aux arrêts ".

Jeunes, ardents, Laperrine et de Foucauld entrèrent dans la vie comme dans un bal. Fameux bal que cette vie nouvelle qui commençait pour eux ! Nommés tous les deux au 4e Chasseurs d'Afrique, ils firent campagne contre Bou-Amama, marabout musulman qui fomenta dans le Sud-Algérien une véritable insurrection, semant partout la terreur sur son passage et poussant l'audace jusqu'à jeter le trouble et porter le pillage dans la province d'Oran et jusque sur la côte méditerranéenne.

Mais tandis que Laperrine poursuivait sa carrière, parcourant la Tunisie avec le corps expéditionnaire et menant campagne dans l'Afrique occidentale, prenant part à de nombreux combats où il ne manqua jamais une occasion de se distinguer et de sabrer comme il convient à un bon cavalier, de Foucauld donnait brusquement sa démission d'officier.

Resté en Algérie, il entreprit d'explorer le Maroc. En 1883, ce n'était pas, vous le pensez, chose facile. Pendant plus d'un an, l'esprit occupé par la préparation de ce voyage qui n'était pas sans péril, Charles de Foucauld fouilla la bibliothèque d'Alger, sous la direction de son bibliothécaire, un vieil original, fort érudit sur toute l'histoire de l'Afrique du Nord, toujours en projet d'exploration, mais qui n'en exécuta aucune, et apprit l'arabe.

Le 20 juin 1883, il se mit en route, se faisant passer pour un rabbin russe. Un Juif authentique, le rabbin Mardochee Abi-Serour, lui servait de guide. Dans un livre qui est " un trésor pour les géographes ", *la Reconnaissance au Maroc*, et dans lequel il se révéla grand écrivain, Charles de Foucauld a narré les péripéties de son périlleux voyage, comparable en bien des points à celui de René Caillé à travers le Sahara, en 1828. Nous ne nous y arrêterons pas. Retenons seulement cette appréciation d'un éminent géographe, M. Augustin Bernard (1) :

(1) Augustin BERNARD, *Un saint français : le Père de Foucauld* (Revue Hebdomadaire du 24 mars 1917).

On peut dire que, grâce à de Foucauld, le Maroc était français avant même que notre drapeau y flottât. Souvent, depuis que nous avons pénétré au Maroc, nos officiers ont eu l'occasion d'interroger les indigènes, le livre de Foucauld à la main. Non seulement ils ont vérifié l'admirable exactitude du grand explorateur, mais les indigènes eux-mêmes demeuraient stupéfaits de nous voir si bien renseignés sur des régions où nos troupes n'avaient pas encore paru.

Au dire d'un officier qui n'eut à traiter que des questions marocaines, *la Reconnaissance du Maroc* a été et doit rester le livre de chevet des officiers qui vont dans cette région. C'est un modèle unique.

De retour en France, Charles de Foucauld fit la connaissance d'un vicaire d'une paroisse de la capitale, l'abbé Huvelin, ancien élève de l'École Normale Supérieure. Un jour, le sceptique qu'était de Foucauld eut un grave entretien avec lui.

— Je n'ai pas la foi, dit-il au prêtre qui explorait son âme.

— Si, mon ami, vous l'avez ; une seule chose vous manque : c'est de purifier votre conscience.

Et, avec une douce autorité, lui désignant un prie-Dieu :

— Confessez-vous.

De Foucauld obéit.

A partir de ce jour, de Foucauld n'eut plus qu'un désir : renoncer au monde et s'en aller " servir la France en Orient sous la robe de trappiste ".

*

* *

Ce n'est pas en orient que le vicomte Charles de Foucauld servit la France, mais en Afrique.

Après quelques années passées dans le plus extrême dénuement à la Trappe, puis à Rome pour y étudier la théologie et enfin à Nazareth, où il remplit les humbles fonctions de domestique d'un couvent de pauvres Clarisses, il revient en France. Aussitôt, il va frapper à la porte du monastère de Notre-Dame des Neiges dans l'Ardèche, non plus pour y suivre la règle des fils de saint Bruno, mais pour y compléter ses études théologiques et se préparer au sacerdoce.

Ordonné prêtre en 1901, à l'automne, Charles de Foucauld s'embarque pour l'Afrique. Il vient s'établir à Beni-Abbès, au sud de Colomb-Bechar, sur la route d'In-Salah,

à proximité du Maroc qu'il compte revoir un jour, non plus en explorateur, mais en missionnaire. Avec l'aide des soldats, il se construit une misérable cabane, sa chapelle et son habitation. Il vit retiré dans ce pauvre ermitage, se nourrissant des quelques légumes qu'il cultive lui-même. Il accueille avec bonté les indigènes et nos soldats attirés vers lui par le besoin d'une chaude amitié qui les reconforte dans leur dure vie coloniale.

C'est là, à Beni-Abbès, que le retrouve le commandant Laperrine, le 6 mars 1903. Depuis deux ans, il est commandant supérieur des oasis sahariennes. En le nommant à ce poste, on lui avait confié la garde des conquêtes qui furent l'heureux résultat de l'expédition Flamand. L'occupation du Tidikelt, du Touat et du Gouara lui donnait la charge de la police du désert.

Cette police du désert, le commandant Laperrine sut la rendre effective dès son arrivée au Sahara. Sans s'embarrasser de considérations à-côté, qui n'auraient fait que retarder la réalisation du but poursuivi, la pacification du Sahara, il s'était tout de suite mis à l'œuvre. Son premier soin avait été de forger l'incomparable instrument qui devait entre ses mains mener à bien la tâche entreprise. MM. José Germain et Stéphane Faye ont étudié dans leur biographie du général Laperrine, avec tout le détail voulu, la création, l'organisation et les conditions d'existence des compagnies sahariennes. C'est à ces compagnies que l'on doit d'avoir accompli l'œuvre si vaste de " faire respecter les clauses des traités ou conventions imposées aux fractions conquises, mais tout nouvellement soumises et encore turbulentes, et de donner à nos sujets la protection qui leur était due contre les menaces permanentes des redoutables bandes insoumises " (1).

Mais le meilleur instrument de pacification de Laperrine a été, sans aucun doute, cette politique d'apprivoisement qu'il pratiqua de concert avec le Père de Foucauld. C'est dans cette œuvre de bienfaisante conquête, toute pacifique, que les noms de Laperrine et de Foucauld sont devenus inséparables l'un de l'autre. Tous les deux ont été partisans de cette politique coloniale qui, à l'ancienne formule du droit

(1) Adjudant Lehuriaux, cité par MM. J. GERMAIN et Stéphane FAYE dans leur livre, *Un fils de France, le général Laperrine, grand Saharien* (Plon, 1922). Sur les Compagnies sahariennes, lire chap. I, * p. 14 à 26.

du plus fort, a substitué celle du devoir du fort à aider le faible. Ils ont été les apôtres de notre expansion coloniale dans l'Afrique du Nord, pratiquant cette politique d'association à laquelle le colonisé trouve autant de profit que le colonisateur.

Dès que Laperrine a retrouvé son ancien camarade d'école et de promotion, il le met au courant de ses projets et lui exprime le désir de le voir collaborer avec lui. Des affinités secrètes les unissent l'un à l'autre, le même désir de liberté, la même franchise d'allure, la même indépendance d'esprit, et les font concourir par des voies différentes à un même but. Leurs qualités réciproques se complètent admirablement et maintiennent leur amitié. Ils s'estiment et s'apprécient à leur juste valeur.

Foucauld, chez Laperrine, écrit M. René Bazin, admirait une âme loyale, ardente, capable de sacrifier à l'idéal toutes les aises, le repos, la santé, la vie elle-même et, ce qui est plus rare, l'avancement. Laperrine admirait, chez de Foucauld, des dons pareils aux siens, mis au service d'un idéal encore plus grand : la sainteté personnelle et le rayonnement de la sainteté parmi les indigènes(1).

Ils ont assigné un même objectif à leur activité, mais, celui-ci, chacun le considère sous un angle différent. Tandis que l'un brûle de gagner à la civilisation chrétienne d'abord, à la religion chrétienne ensuite, le peuple touareg, l'autre rêve d'un grand royaume franc sur le continent noir, "d'une Afrique renouvelée par le génie de la France". Au fond, le résultat est le même, celui de donner le Sahara à la France.

Laperrine ne peut pas ne pas s'entendre avec de Foucauld, car en celui-ci le prêtre n'a pas étouffé le soldat. D'ailleurs, prêtre et soldat ont en définitive une mission identique. Ils sont l'un et l'autre des conquérants. En de Foucauld, le soldat n'a pas disparu. On sent chez lui, à certains moments, percer l'enthousiasme de l'officier ; il a, en dépit de son isolement, l'esprit de corps. Son âme d'officier vibre à l'unisson de celle du prêtre. Il a la fierté et l'orgueil de son ancien métier. Ce sentiment éclate parfois malgré lui. Prenez, par exemple, cette simple note dans son diaire, à la date du 30 mai 1916 : "Ma promotion de Saint-Cyr sert bien la patrie : Mazel, d'Urval, Pétain en sont. Mes anciens

(1) René BAZIN, *Charles de Foucauld*, p. 237.

aussi : Maud'huy, Sarrail, Driant." N'exprime-t-elle pas les sentiments les plus secrets de son âme, un certain regret de n'être pas avec eux à batailler sur le front de France ?

De Foucauld est un soldat que Laperrine peut utiliser en toute confiance. Aussi, dès leur rencontre à Béni-Abbès, l'entente est-elle parfaite. Leur action commune va commencer, action méthodique et raisonnée qui donnera définitivement le Sahara à la France.

Au début de 1904, Laperrine entreprend une grande tournée à travers le Sahara. De Foucauld est de l'expédition. A Adrar, la capitale du Touat, Laperrine apprend une nouvelle importante qui leur permet de préciser leur manière de faire et d'orienter leur politique. Des six grandes fractions qui composent le peuple touareg, la plus nombreuse, la plus fermée, la plus réfractaire à notre influence, celle qui douze ans plus tôt s'est rendue coupable du massacre de la mission Flatters, près du puits de Tadjemout, celle des Hoggar, est décidée à faire sa soumission. Son chef, accompagné de vingt-quatre notables Hoggar, vient d'arriver à In-Salah dans cette intention. Du coup, c'est le libre accès dans tout le pays touareg.

Laperrine et de Foucauld comprennent qu'au cœur de celui-ci, au Hoggar, il doit désormais y avoir quelqu'un en permanence qui s'efforcera d'y faire connaître et aimer la France. C'est un poste avancé de civilisation française qu'il importe de créer là. Laperrine invite de Foucauld à l'occuper "pour, y mettre, disait-il, en évidence par l'exemple et le contact journalier, la morale chrétienne et l'y répandre". Mais il ne faut pas songer à s'installer ainsi de but en blanc au Hoggar. Cette installation doit être négociée avec le chef des Hoggar.

Le commandant Laperrine veut visiter ses nouveaux sujets. Le Père de Foucauld l'accompagnera. Mais celui-ci, en attendant le départ de l'expédition qui aura lieu dans six semaines environ, se rend à Akabli pour y étudier "de toute ses forces" le tamaheq, la langue touareg parlée. A Akabli, il reste plus de trois semaines, travaillant avec ardeur, sans prendre une minute de repos.

Cette première étude du touareg sera pour le Père de Foucauld le point de départ d'études plus complètes sur les mœurs, l'histoire et la langue touareg. Il a, dans la suite,

recueilli plusieurs milliers de poésies touareg, il a traduit et analysé de nombreux textes, il a travaillé jusqu'à sa mort, à "une sorte de Littré touareg", qui rend les plus grands services à tous les "Sahariens". Mais aucun de ses travaux n'a été publié sous son nom. Ils ont tous été incorporés dans l'œuvre d'un de ses amis, le savant linguiste Motylinski.

Laperrine vient rejoindre de Foucauld à Akabli, le 14 mars 1904, pour partir immédiatement vers le Sud. Le but du commandant est de gagner Tombouctou, la capitale du Soudan, par les montagnes de l'Ahnet et de l'Adrar, par Timassao et Nabrouk.

De Foucauld est l'interprète de la colonne. Au cours de cette randonnée, Laperrine reçoit la visite des grands chefs du désert. "Tournée pacifique, note son ami qui s'est fait l'historiographe de l'expédition, paternelle, d'appivoisement, d'encouragement, de mise en confiance et en amitié, vraie tournée épiscopale."

A mesure que l'on avance, que l'on pénètre au cœur du pays, les visites des chefs touareg se font plus nombreuses. Laperrine est toujours d'une parfaite condescendance et parfois d'une extrême patience. Il n'est pas le conquérant hautain, qui prétend mettre l'emprise officielle de son pays sur ceux qu'il traverse. Si la politique à l'égard des chefs indigènes est un art qui, de l'aveu du gouverneur Bonamy, n'a pas toujours été parfaitement compris par bon nombre de Français — beaucoup n'ont voulu faire que de l'administration directe, négligeant les chefs naturels des populations soumises ou même se substituant à eux dans l'exercice de leurs pouvoirs — Laperrine possède au plus haut point cet art. Il entend collaborer franchement et loyalement avec ces chefs et son attitude, sa politique envers l'amenokal des Hoggars, Moussa ag Amastane, en a fait un de nos amis les plus dévoués. Avec nos ennemis même les plus acharnés, comme le marabout Abidin, il se montre toujours très modéré, allant souvent jusqu'à leur accorder la paix, le pardon.

Et la mission chemine paisiblement jusqu'au 16 avril, jour où le commandant Laperrine doit renoncer à la réalisation de l'un de ses rêves les plus chers. Il y a longtemps, en effet, qu'il a eu, si je puis dire, la divination de la grande tâche pour laquelle il était destiné. Il a pressenti qu'au Sud

du Sahara, le Soudan est une région qui, avec un système de mise en valeur approprié, peut être une seconde Algérie. Soudan et Algérie, ce sont deux provinces sœurs d'une future France africaine. Mais le Sahara les sépare, le Sahara, ce continent légendaire, cette région de malheur, ce pays de la peur, de la soif, dont les pistes sont jalonnées par les restes des présomptueux que le Moloch saharien a étouffés, consumés " dans l'éternité altière et chaude de ses bras " (1). Cette étendue désertique ne présente pourtant point, comme on se l'est longtemps imaginé, qu'une surface uniforme et stérile. Laperrine qui commence à en découvrir la vraie physionomie, rêve de préparer la jonction entre l'Algérie et le Soudan. Le Sahara est un obstacle entre les deux. il veut en avoir raison. Il veut l'utiliser comme un passage et non l'ignorer. " C'est peut-être au-dessus des forces d'un homme, mais cela vaut pour un homme de la race de Laperrine le sacrifice de toute une vie (2)."

Dans cette première expédition, Laperrine veut donc avec de Foucauld traverser le Sahara du nord au sud. Mais il n'a pas prévu que le commandement militaire du Sud s'opposera à son entrée sur le territoire à lui confié. Le commandement du Sud, informé du projet de Laperrine, envoie deux officiers et un détachement de trente-cinq hommes pour barrer la route à la colonne venant du Nord. La rencontre a lieu au puits de Timiaouin. Laperrine et de Foucauld savent rester maîtres d'eux-mêmes. Le commandant, très calme en apparence, parlemente avec ses camarades du Niger. Il a tôt fait de découvrir au fond de l'attitude de ceux-ci une de ces basses jalousies qui, sous les climats tropicaux, risquent, si l'on n'y prend garde, de devenir féroces. Le commandant du Niger ne pardonnait pas à Laperrine la soumission des Iforas. Ceux-ci auraient dû faire leur soumission par son intermédiaire. La nuit, heureusement, surprend les deux groupes et coupe court à la discussion. Le lendemain, avant l'aube, les deux troupes se sont séparées. Le sacrifice a été dur. Ce n'est qu'en rongéant son frein et en tempêtant que Laperrine s'est incliné devant la volonté de ses camarades des territoires du Sud. C'est le respect du nom français qui l'a fait se soumettre. Il a évité la violence, car il

(1) Pierre BENOIT, *l'Atlantide*.

(2) *Afrique française*, (mai 1920).

n'a pas voulu donner aux indigènes le spectacle de frères ennemis. De Foucauld eut plus de peine à se contenir. Ils se sont éloignés sans dire adieu aux représentants du commandant des territoires soudanais.

Le retour s'effectue par le Hoggar. On passe les fêtes de la Pentecôte à Abalessa, sur les confins ouest du massif montagneux de ce nom. L'aménokal Moussa ag Amastane envoie vers eux deux notables touareg porteurs d'une lettre d'hommages. De Foucauld ne se laisse point prendre à cette attitude. " Ils cèdent par nécessité ", explique-t-il. L'heure n'est pas encore venue de s'installer au Hoggar. Tandis que Laperrine s'arrête à In Salah, il continue, avec un seul soldat indigène pour guide, son voyage vers le Nord, à travers le grand Erg oriental. Il touche Inghao, Aoulef, Adrar, Timimoun, Gardaaïa où il séjourne six semaines. C'est là qu'il termine sa traduction des Évangiles en langue touareg, travail commencé pendant sa tournée avec Laperrine. Il voyageait le jour et, la nuit, à la lueur indécise d'une bougie, tandis que tous reposaient, lui travaillait.

Le 1 janvier 1905, il vient retrouver à El-Goléa son ami qui récemment a été promu lieutenant-colonel. Il l'accompagne à Adrar et, le 24 janvier, il rentre à Beni-Abbès.

En retrouvant son ermitage, le Père de Foucauld croyait bien y séjourner quelque temps et se retremper dans sa vie solitaire de naguère. Mais Laperrine ne le laisse pas en paix. Poursuivi par son idée d'avoir un poste d'influence au Hoggar, il propose à son ami d'aller y passer l'été. Justement le capitaine Dinaux doit y partir incessamment, en reconnaissance. De Foucauld hésite. Il demande l'avis de son directeur, l'abbé Huvelin, de Paris, et du Père Guérin, des Pères Blancs. L'un et l'autre, sans hésiter, lui conseillent de partir. De Foucauld, sans tarder, rattrape le capitaine Dinaux dans le Touat et avec lui poursuit sa route vers le Hoggar. A Tin-Zaouaten, Moussa ag Amastane, en personne, se présente au capitaine. Sur le champ, on négocie l'installation du Père au Hoggar et, vingt-huit jours plus tard, celui-ci s'établissait à Tamanrasset et s'y fixait pour toujours.

Le Père de Foucauld eut au Hoggar deux résidences, l'une à Tamanrasset même, au pied sud-est de la Koundia, c'est son palais d'hiver; l'autre au sommet de l'Acekroun, à 2,900 mètres d'altitude, c'est son palais d'été. Il réside

dans l'une ou dans l'autre, suivant les saisons. Mais il les quitte souvent pour continuer aux alentours sa politique d'apprivoisement inaugurée avec Laperrine. Il visite les campements touareg des environs. A chaque grande fête catholique, il va célébrer la messe au poste militaire le plus proche. N'est-il pas, ainsi qu'il s'intitule lui-même, l'aumônier militaire du Sahara ?

Il vit là-bas préoccupé uniquement de servir Dieu et de civiliser les Touareg. Il se fait leur confidant, il s'entremet auprès d'eux pour régler leurs difficultés, il arrange les affaires de tel ou tel au mieux des intérêts de chacun, il marie les uns, assiste les autres à leurs derniers moments. Il soigne les malades, distribue des remèdes. Il donne des aiguilles aux femmes. Dans la suite, il apprendra à tricoter pour leur donner des leçons de tricot. Il voudrait pouvoir faire venir quelques religieuses françaises, qui s'occuperaient spécialement des femmes. Celles-ci, au Hoggar, dit-il, " meurent d'oisiveté ". A l'occasion, il rend la justice. Bref, comme dit M. René Bazin, " la pensée de *son peuple* ne quitte pas ce moine colonisateur ".

Moussa ag Amastane décide de faire de Tamanrasset sa capitale. De Foucauld l'aide avec son intelligence et son dévouement coutumiers. Leurs relations deviennent dès lors plus fréquentes. Le Père de Foucauld a été le Bossuet du prince touareg. Il lui écrit, il rédige à son intention une sorte de memento dans lequel, comme Bossuet pour Louis XIV, il lui donne des conseils sur sa façon d'être dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie publique. Il m'est impossible de citer ici ces documents. Mais ils sont de première importance dans l'œuvre civilisatrice du Père de Foucauld. " Ils expliquent, a écrit M. René Bazin, tout le séjour à Tamanrasset, et révèlent le secret d'une action qui, toujours française, fut essentiellement et toujours religieuse. "

De front avec ses multiples occupations, il mène à bien son étude plus approfondie de la langue touareg. Il a un professeur, Ben-Messis, que lui, l'élève, fatigue par son extraordinaire puissance de travail. Avec lui, il se perfectionne dans la connaissance du tamaheq que Ben-Messis possède parfaitement. Il réunit les éléments d'une grammaire et d'un lexique. Il donne un petit salaire à tous ceux qui lui apportent des poésies. Il a été plusieurs fois dans les douars pas-

sant des heures sous un arbre ou dans une tente, au milieu des enfants et des femmes, écrivant des vers sous leur dictée et leur faisant de menus cadeaux. Il est très heureux de cet apprivoisement qui s'accroît. " Ce n'est qu'un premier pas, écrit-il le 31 mai 1907 au Père Guérin, bien petit, bien humble, mais enfin il fallait le faire pour faire tomber tant de préjugés, de répulsions, de défiances. " De plus, il traduit en touareg des fragments de l'Écriture Sainte. Pendant un séjour que fit à Tamanrasset le capitaine de Saint-Léger, le Père de Foucauld lui donna le spectacle d'une conférence en touareg sur les fables de La Fontaine. Il traduisait plusieurs fables et les commentait aux indigènes en cercle autour de lui. Chacun s'approchait pour voir les images du fablier. Les conversations s'engageaient sur ces fables et la réunion se terminait par une heure de musique.

De Foucauld était arrivé à tellement bien posséder le tamahaq que les Touareg disaient : " Il connaît notre langue mieux que nous-mêmes. "

La situation économique du peuple touareg sollicite également toute son attention. Il s'occupe du ravitaillement au Hoggar. Il contribue à la création d'une foire bisannuelle, en mars et en octobre, à Fort-Motyliniski, foire qui, au bout de peu de temps, attirera des trafiquants de tous les coins du Sahara. Avec le détachement français qui séjourne dans l'Ahaggar, il concourt à développer la culture des légumes de France dans les jardins touareg. " Leur qualité est excellente, constate-t-il. L'eau et la terre abondent ; on pourrait cultiver bien plus qu'on ne cultive ; les bras seuls manquent. "

Le Père de Foucauld était un colonisateur remarquable. Il ressuscita au Hoggar l'antique tradition des moines défricheurs auxquels l'Europe du moyen âge, dut une grande partie de sa civilisation et de sa prospérité.

Fréquemment le colonel Laperrine revient au Hoggar et peut apprécier lui-même l'œuvre de son ami. De Foucauld à lui tout seul a pacifié le cœur du Sahara. Il a su se mettre à la portée de ces grands enfants que sont les Touareg, il leur a rendu de multiples services, il a su gagner leur confiance. En un mot, il a transformé le pays. Et cela par sa manière discrète d'agir. Fidèle à la consigne donnée par le cardinal Lavignerie à ses Pères Blancs, il s'abstient de tout prosély-

tisme allant à l'encontre des consciences naturellement droites de beaucoup de ces habitants du désert. Il se contente de prêcher d'exemple. " Il était l'âme du Hoggar. " Ce jugement du major Hérisson prouve bien que de Foucauld et Laperrine ont vu juste en créant dans ce pays un poste d'influence française et Laperrine plus juste encore en priant de Foucauld de l'occuper.

On comprend que Laperrine ait tenu à s'assurer le concours d'un ami aussi précieux. On comprend qu'en octobre 1908, il se soit alarmé de l'état de santé de celui qu'on appelait le *marabout chrétien*. C'est pourquoi il lui expédia une grande semonce, et, comme la semonce ne pourrait tout faire, il y joignait trois chameaux chargés de victuailles, lait concentré, thé, sucre, conserves diverses... pour que de Foucauld refasse sa bosse. On comprend que Laperrine n'ait rien fait sans prendre son avis. On comprend encore qu'envoyant en mission médicale au Hoggar le major Hérisson, il lui ait écrit de se mettre à la disposition du Père de Foucauld.

Voyant que son ami tient bien en main son Hoggar, cœur de tout le Sahara, " sûr que sa politique serait suivie et lui survivrait ", estimant la conquête assurée, Laperrine demande à prendre du service en France. Avant de se rendre dans la métropole, il retourne encore une fois au Hoggar. Il fait ses adieux à son collaborateur, qui le voit s'éloigner, l'âme tout endeillée par le départ de cet ami si cher. Foucauld a tellement confiance en lui, il admire tellement son œuvre, dont, lui, l'humble ermite de Tamanrasset ne fut que l'instrument précieux, il est vrai ! Il a une telle admiration pour ce chef qui est son chef !

Laperrine se dépense sans mesure, écrivait-il ; il a imprimé à tout ce qui est sous ses ordres un mouvement et une activité admirables ; ce qu'ont fourni de travail, depuis six ans, les officiers sous ses ordres, est inouï, et tout ce qui a été fait au point de vue militaire, administratif, géographique, commercial.

Le colonel Laperrine quitte l'Afrique. Il s'en va prendre le commandement du 18^e Régiment de Chasseurs à Lunville. Il peut être tranquille ; son œuvre est en bonnes mains. Elle sera continuée puisqu'il laisse derrière lui son premier lieutenant, le Père Charles de Foucauld.

En France, le colonel Laperrine, bientôt nommé général, n'oublie pas son Afrique étincelante de soleil. De Lyon, la grande cité populeuse, embrumée par les fumées des usines et les brouillards, il y pense souvent. Il regrette sa vie de nomade dans l'embrasement des dunes sahariennes, ses courses dans le désert, ses visites à ses amis les Touareg et ses intimes causeries avec l'ermite du Hoggar.

*

* *

Survient la guerre. La nouvelle en parvient au Hoggar dans les premiers jours de septembre 1914.

“L'ouragan est déchaîné ; la tempête ne va-t-elle pas soulever les dunes du Sahara en redoutables tourbillons (1) ?” C'est à craindre. N'y a-t-il pas lieu de redouter une rébellion générale de tous ces musulmans du Sahara qui, en définitive, ne se sont peut-être soumis que devant notre force ?

Le Père de Foucauld se rend tout de suite compte que les événements d'Europe peuvent avoir une répercussion terrible au Sahara, qu'ils risquent de compromettre l'œuvre de ces quinze dernières années. Au début d'octobre, un de nos amis les plus sûrs, Moussa ag Amastane, a failli être enlevé par un parti d'Ouled-Djerrir. N'est-ce point là l'annonce de graves dangers ? N'est-ce point le prélude d'un réveil de l'Islam ? Le Père de Foucauld le craint. Pour le moment, il s'applique à vivre la même vie calme et régulière, “car il faut, dit-il, que les indigènes n'aperçoivent rien qui dénote une émotion ou un état différent de l'état ordinaire”.

Cependant il est préoccupé. Sa place n'est-elle pas au front de France ? Que doit-il faire ? Ne rendrait-il pas plus de services comme brancardier ou comme aumônier dans les tranchées ? Il fait part de ses sentiments à Laperrine alors en pleine bataille. Dès le reçu de la lettre de Foucauld, aussitôt par courrier, le général enjoint à son ami de rester au Hoggar. Il importe, en effet, et plus que jamais, de maintenir notre influence au cœur du désert. Et qui, mieux que Foucauld, est capable d'empêcher les liens qui unissent le peuple touareg à la France de se desserrer ?

(1) José GERMAIN et Stéphane FAYE, *op. cit.*, p. 147.

La guerre fut pour les deux amis l'occasion d'une correspondance intime et très suivie qui se continuera jusqu'à la mort du pieux ermite. De décembre 1914 au 16 novembre 1916, de Foucauld écrivit quarante et une fois à Laperrine.

Ces lettres sont toutes militaires.

Elles racontent tout ce qu'il sait des tribus ralliées et des tribus dissidentes, leurs mouvements, les intrigues nouées avec les Senoussistes, qui sont en étroite relation avec les Turcs de Tripolitaine et les Allemands, les coups de main, toute la chronique du désert. . . Quand le danger d'un soulèvement ou d'une incursion devient pressant, il dit : " Voici ce que je ferais. " Et je ne doute pas, écrit M. René Bazin, à qui j'emprunte ces lignes, que, dans plus d'un cas, son avis n'ait été suivi par Laperrine qui, de loin exerçait son droit de conseil dans nos affaires d'Afrique. En tout cas, le grand chef était averti (1)."

Il parle à son ami de ses occupations quotidiennes, de ses travaux linguistiques. Il l'assure que son souvenir est toujours vivant au Sahara. " Les Touareg d'ici, lui écrit-il le jour de sa fête, se souviennent de vous, parlent de vous, comme si vous aviez quitté hier le Sahara (2). "

Mais les événements qu'il redoute se précipitent. Les Senoussistes, " sortes de templiers musulmans " (3), dont le centre d'activité est l'oasis de Koufra au milieu du désert Lybique, après avoir bousculé les troupes italiennes de Tripolitaine, attaquent, en septembre 1915, le poste de Bir-Remsta, dans l'extrême-Sud tunisien. Repoussés, ils viennent au nombre de 2,000 attaquer celui d'Oum-Souigh, au nord de Dehibat. Mis en déroute par une colonne dirigée par le commandant Morand, les Senoussistes, comprenant l'impuissance de leur effort contre notre frontière tunisienne, changent de tactique. Ils se répandent chez des alliés de fraîche date, les Touareg-Azgueus. Traversant le Tassili, sous la conduite du cheik Abd es Selem, ils mettent le siège devant notre fort de Djanet. Sa garnison, forte de cinquante tirailleurs indigènes, commandée par deux Français, le maréchal des logis Lapierre et le brigadier Buc, résiste malgré la canonnade, à une mehalla d'environ 1,000 hommes.

(1) René BAZIN, *op. cit.*, p. 249.

(2) Lettre au général Laperrine du 15 juillet 1915.

(3) ASKRI, *la Guerre au désert (Correspondant, 20 juin 1920)*.

Elle finit par tenter une sortie au cours de laquelle elle est capturée. La nouvelle de cette résistance, qui est l'un des plus beaux épisodes de notre armée d'Afrique, mais l'un des moins connus, court le désert. Aussitôt de Foucauld écrit à Laperrine et lui expose la situation dangereuse où se trouve le Hoggar par suite de la prise de Djanet. Les Senoussistes ont maintenant la route libre ; ils peuvent attaquer Fort-Motyliniski, capitale du pays. Dans cette lettre, le moine cède le pas au soldat.

Si on suit mon conseil, écrit-il, nous nous tirerons d'affaire en cas d'attaque. J'ai conseillé de se retirer avec toutes les munitions et approvisionnements, en un lieu inexpugnable où on peut tenir indéfiniment et contre lequel le canon ne peut rien. Si on ne suit pas mon conseil et que l'on soit attaqué, Dieu sait ce qui arrivera...

De Foucauld encourage et reconforte la garnison de Fort-Motyliniski avec laquelle il est en relation quotidienne. Le sous-lieutenant Constant et lui cherchent un endroit défendable où la garnison pourrait se retirer si elle était attaquée. A eux deux, ils en font une véritable petite forteresse. Mais lui reste dans son ermitage de Tamanrasset pour entretenir le calme et la confiance parmi les Touareg.

Vers la mi-septembre 1916, le bruit se répand que Tamanrasset va être attaquée. La population se réfugie autour du Père de Foucauld, dans son ermitage, qu'il met en état de défense. Puis le danger semblant écarté, elle reprend sa vie habituelle. Il est pourtant plus menaçant que jamais.

Le 1er décembre, à la chute du jour, le Père est seul dans son ermitage. Il travaille. Soudain on frappe à la porte. Il se lève, laisse ses papiers épars sur la caisse qui lui sert de table.

Une voix appelle de l'extérieur. Il reconnaît El Médani, un haratin, qu'il a soigné naguère. Il lui apporte le courrier de France.

Sans défiance, de Foucauld ouvre la porte, tend la main dans l'obscurité, qui déjà enveloppe les plateaux. Mais aussitôt il est saisi, traîné au dehors et lié avec des cordes.

Deux courriers à méhari surgissent au même moment, mais ils sont abattus par les assaillants. Une bagarre s'ensuit. Et l'homme qui garde le Père, incertain de la tournure que

vont prendre les événements, de son propre chef, approche le canon de son fusil de la tête du Père et l'étend raide mort.

Nul doute que dans ce meurtre il ne faille voir la main de Constantinople et de Berlin. L'Allemagne ne pouvant faire d'action directe au Sahara, sa manœuvre était de nous empêcher de tirer de nos possessions africaines toutes les ressources en hommes et en produits que nous en avons, de fait, tirées. Elle en était réduite à nous susciter des embûches, à nous fomenter des révoltes et des insurrections. Elle rêvait de soulever contre nous l'Islam tout entier. Mais le Père de Foucauld exerçait une telle influence sur toutes les tribus nomades du désert et sur les Touareg du Hoggar, qu'il était considéré comme un sérieux obstacle à la réalisation de son projet. Il fallait donc le faire disparaître. Sans exagérer le moins du monde, on peut affirmer que le Père de Foucauld est mort victime de la guerre, ayant rempli son devoir de Français, tout comme s'il s'était battu sur le front de France.

*

* *

Après la mort de Foucauld, le gouvernement français comprit que la situation était sérieuse, plus qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Lyautey était ministre de la Guerre. Lui qui, au Maroc, avait déjoué toutes les manœuvres allemandes pour soulever ce pays nouvellement colonisé, créa un commandement supérieur transsaharien dont l'autorité s'étendit sur toute la portion de continent comprise entre le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et le Niger. Le 12 janvier 1917, il confia ce poste au général Laperrine.

Nul mieux que lui n'était désigné pour prendre ce commandement et ramener la paix au Sahara. Son passé était garant de son action présente. Malgré sa présence en France, il n'avait jamais cessé d'être par la pensée en Afrique. De Foucauld, on l'a vu, le tenait constamment au courant de ce qui se passait au désert et, en continuant au Hoggar son œuvre civilisatrice, il s'était efforcé de maintenir parmi les populations targui le culte passionné que celles-ci avaient voué à Laperrine.

En revenant en Afrique, après sept années d'absence, le général connaissait la situation, comme s'il en était parti

seulement la veille. Il la trouva grave. C'était presque une nouvelle conquête qui s'imposait. Les Senoussistes avaient réussi à soulever l'Aïr. Agadez, assiégée par Khaoussen, l'un des chefs du senoussisme, était sur le point de tomber. On parlait d'évacuer Fort-Flatters et Fort-Motyliniski.

Le premier souci de Laperrine a été de ramener la confiance. La confiance qu'il provoquait autour de lui a toujours été sa meilleure arme. Ce fut au contact de la charité rayonnante de son ami de Foucauld qu'il en apprit le maniement.

Donc, à son retour, Laperrine crie bien haut, fait savoir "à tous, ennemis et amis, que nous sommes décidés à ne plus rien abandonner". Non seulement il n'évacue pas Fort-Flatters, mais il en fait son centre d'opérations, son point d'appui. Il y réorganise ses troupes, car il s'est vite aperçu qu'en son absence on les a à peu près détruites en en changeant l'esprit. En 1917, les compagnies sahariennes ne sont plus ce qu'elles étaient en 1910. A Fort-Flatters, le général concentre une forte garnison dont il a tôt fait un bloc bien homogène. A Fort-Flatters, on vivra comme en pleine paix, "une partie des hommes cultivant les jardins, lavant les effets, se nettoyant et prenant l'air". Il envoie au pâturage les meharas qu'il a trouvés maigres, exténués, faute de pâture. Il reconstitue les compagnies de Touggourt, d'Ouargla et du Tidikelt. Il a de nouveau repris la maîtrise de ses troupes. En peu de temps, il reprendra celle du désert.

Il veut impressionner les indigènes par l'appareil de notre force militaire et "alimenter les conversations". Le régime des réquisitions, qui chez nous a sévi si brutalement durant la guerre, sévit aussi là-bas. Laperrine le supprime. Comme autrefois, il entreprend de grandes randonnées à travers le Sahara. Il se rend à In-Salah et de là passe dans le Touat. En cours de route, il reconstitue de nouveaux effectifs, montrant ainsi "que nous ne sommes pas aussi bas qu'on voulait bien le dire, et que tout agresseur peut s'attirer de sérieuses représailles".

Pendant ce temps, le capitaine Depommier, l'un de ses meilleures lieutenants, obtient la soumission des principaux chefs targui Azgueurs et, par l'entremise de Moussa ag Amastane, celle des principaux chefs hoggar.

L'obstacle le plus considérable à la tranquillité du Sahara est l'activité de deux chefs de l'insurrection senoussiste,

Ebbeuh ag Rhebelli et Khaousen. Mais cet obstacle est vivement supprimé, grâce à l'action énergique du lieutenant Nédelec et de l'aménokal du Hoggar. Enfin, en mars 1918, les habitants de l'Air font leur soumission.

La grande habileté du général dans cette seconde conquête du Sahara, presque aussi pacifique que la première, a été d'avoir su utiliser les concours individuels et d'avoir, dans bien des cas, entrepris le nettoyage du désert par le moyen de ses propres habitants. Telle peuplade touareg est raziée par des rebelles, le général aussitôt lui fournit des armes et lui prête le concours d'un contingent militaire. N'est-ce pas ce qu'il fit avec Moussa ag Amastane pour se débarrasser de Khaousen ? Une autre fois, il suscite le dévouement d'un jeune chef de dix-sept ans, Maïmoun, qui, à la tête de ses Kountas, travaille avec nos Sahariens à punir les rebelles.

Mais surtout il cherche à imposer aux Touareg l'impression de la force française. Il leur prouve que chaque secteur, chaque zone de commandement est en collaboration avec sa voisine. Ainsi quand, en octobre 1918, une compagnie saharienne de Tunisie fut attaquée au pâturage à quelques kilomètres de Bir-Kécira, attaque dans laquelle le général vit avec raison la main turque ou allemande, il forma un goum. Celui-ci poussa une pointe jusqu'à Ghadamès et culbuta les rebelles. Puis il proclama à tous les vents du désert le résultat de son expédition : " La riposte des Chammbas d'Ouargla à l'attaque sur la compagnie saharienne de Tunisie, déclare-t-il, est venue prouver aux Tripolitains la solidarité des Français de Tunisie et d'Algérie. "

Sa tactique à l'égard des rebelles est la même. Quelquefois, il temporise mais il laisse peser sur eux la menace d'une force qui pourrait les mater à première occasion, qui pourrait entreprendre de cruelles représailles.

Au début de 1919, grâce à l'action énergique du général Laperrine, la situation du Sahara était à peu près ce qu'elle était à la veille de la guerre. S'il put en si peu de temps effacer les effets de celle-ci, c'est, nous ne devons pas l'oublier, à son ami de Foucauld qu'il le dut. Il n'eut pas à tâtonner pour chercher les causes du mal. Elles lui étaient connues. L'ermite de Tamanrasset les lui avait indiquées et l'avait tenu au courant de ses progrès. La méthode pour les enrayer, Laperrine et de Foucauld y avaient longuement réfléchi,

puisqu'ils l'avaient élaborée et mise au point durant leurs longues chevauchées à travers le Sahara. Grâce à de Foucauld Laperrine se trouva prêt, lorsqu'il fallut agir.

*
* *

Sa seconde conquête du Sahara terminée, le général Laperrine commençait l'organisation et l'aménagement, quand, le 24 octobre 1919, il fut appelé au commandement de la division d'Alger.

Dans cette garnison, il est toujours préoccupé de son idée de frapper l'esprit des indigènes par l'appareil de notre force. Aussi rêve-t-il d'une traversée du désert en avion, de l'Algérie au Niger. Il y songeait dès 1917. Le 27 juin de cette année-là, il écrivait dans un rapport : " L'effet moral serait très sérieux sur les populations amies et ennemies ; il atteindrait à des proportions extraordinaires, il deviendrait un événement africain, si les randonnées des avions prenaient les allures d'un raid transsaharien. "

Survoler *son* Sahara de part en part, quelle joie ce serait pour lui qui l'a déjà traversé dix fois ! Pourtant cette joie ne lui semble point réservée. Il se contentera de voir le Général Nivelles survoler le Hoggar et de payer le champagne à la popote pour célébrer cet événement.

Ce raid auquel rêve Laperrine ne tardera pas à être réalisé. Lui-même en sera l'un des principaux acteurs. Ce raid réussira pleinement, mais lui qui l'a pensé, pourrait-on dire, n'en connaîtra pas le résultat. Il y prendra part. Mais le Sahara qui jusqu'alors ne s'est que peu à peu laissé arracher ses secrets, qui s'est toujours voilé de mystère comme les Touareg qui l'habitent, se vengera des violences que Laperrine lui a fait subir. Comme l'Antinée de *l'Atlantide*, il ne lâche plus ceux qu'il a effleurés de ses baisers de feu, qu'il a enveloppés de ses caresses ardentes. Il leur fait payer de la mort l'emprise qu'ils ont sur lui. Cette Antinée, née des fictions d'un roman, qui tue ses amants voulant surprendre le mystère de son âme perverse et arracher le litham dérobant à leurs regards son énigmatique figure, n'est pas si fantaisiste qu'on le laisse entendre. Elle symbolise cette attirance du désert, cet envoûtement de la terre africaine.

Comme Morhange, comme saint Avit, Laperrine restera dans ce Sahara qu'il a aimé à la passion et auquel il s'est donné jusqu'à lui sacrifier sa vie.

D'Alger donc, le général Laperrine assiste au départ du raid rêvé, dont son supérieur, le général Nivelles, vient de décider la réalisation. De ce raid, on escompte les plus heureux résultats. Il n'est pas une simple manifestation sportive. Il " vise non seulement à démontrer la possibilité d'une liaison entre nos possessions d'Afrique, écrivait le Commandant de Civrieux dans *l'Illustration* (1), mais encore et surtout, grâce aux jalons posés en vue de son exécution, à établir l'amorce d'une voie automobile et aérienne entre l'Algérie et le Soudan. Et cette voie elle-même, ensuite ramifiée, est destinée à ouvrir l'espace désertique aux rails du futur Transsaharien "

L'escadrille est prête. Elle est sur le point de prendre son vol lorsqu'on apprend qu'on substitue à ce raid un autre de plus grande envergure, celui de Paris-Alger-Tombouctou. Le commandant Vuillemin, parti de Paris sur son avion, vient d'arriver à Alger. Le 1 février 1920, le général Laperrine réunit tous les participants à ce raid. Il leur fait une conférence qui est bien plus " une causerie, où parfois la voix monte quand le général veut inspirer à ses auditeurs l'amour qu'il professe pour le Sahara(2)". Il veut leur donner confiance. Il leur expose comment on a préparé leur expédition, comment on a fait l'impossible pour réduire au minimum les risques d'accident. Il leur fait ses dernières recommandations, il insiste particulièrement sur celle-ci : ne vous écartez pas des pistes. Et "il termine, un sourire dans les yeux, la gorge un peu serrée : " Bonne chance ! "

Deux jours plus tard, les avions décollent, laissant à terre celui qui avait été le principal inspirateur du raid, celui qui avait le plus fait pour son succès. L'escadrille atterrit à Biskra. Soudain un télégramme y parvient rappelant d'urgence Nivelles à Paris. Laperrine remplacera Nivelles. A lui cet honneur. Le général a tôt fait de franchir en auto les 420 kilomètres qui séparent Alger de Biskra. Le 7, l'escadrille reprend son vol. Laperrine exulte. Il est plein d'un joyeux entrain. Il est l'âme du raid. Aux étapes, il dit sa

(1) 7 février 1920.

(2) José GERMAIN et Stéphane FAYE, *op. cit.*, pp. 212-213.

joie à ses compagnons. Il leur fait l'historique des régions survolées.

En route, il communique par T. S. F. avec Nivelles et s'entend avec lui pour accompagner le commandant Vuillemin jusqu'à Dakar. Le raid se poursuit sans incident bien grave : quelques pannes, quelques réparations. Laperrine revoit son Hoggar où repose par ses soins son ami, le P. de Foucauld. A Tamanrasset, on atterrit. Moussa ag Amastane est là, au premier rang, heureux de retrouver son général. Des fêtes sont données en son honneur. Il est tout à la joie de reprendre contact avec ses Touareg. Pourtant, le soir, il est triste. Un de ses parents est mort dans le récent naufrage de l'*Afrique*. Le général l'a appris en quittant Alger. " Tous les Laperrine meurent de mort violente ", confie-t-il à l'un des officiers qui l'accompagnent.

Le 18 février, après avoir comblé de cadeaux ses Touareg pour lesquels il a dévalisé les boutiques d'Alger, le général repart pour sa dernière course saharienne, la course vers la mort. Deux avions seuls vont effectuer la dernière partie du raid, celui du commandant Vuillemin et celui de l'adjudant Bernard à bord duquel prend place le général.

A 7h. 15, les deux appareils prennent leur vol. Le temps n'est pas très sûr. Une brume épaisse dérobe bientôt la piste aux regards des pilotes. Poussés par un fort vent d'ouest, les deux avions volent de conserve. Mais ils dérivent approximativement de un kilomètre tous les deux kilomètres pendant deux heures. Le général se déclare bientôt perdu. Le commandant Vuillemin le précède d'environ 1,000 mètres. Cependant, l'adjudant Bernard prévient qu'il n'a plus que pour une vingtaine de minutes d'essence. Pour éviter la chute, il décide d'atterrir. A quelques mètres du sol, pris dans un remou, l'appareil est plaqué et capote. Le mécanicien Vaslin et l'adjudant Bernard se sortent indemnes de dessous les débris de l'aéroplane. Mais le général a la clavicule gauche brisée, une côte enfoncée et croit à des contusions internes.

La chute a eu lieu à quelques kilomètres du puits de Danesbaratat, dans une région isolée que ne fréquentent point les caravanes.

Le commandant Vuillemin les a bien cherchés, mais ne les trouvant pas, il a continué sa route.

Les voici seuls, livrés à eux-mêmes, perdus dans cette immensité désolée, qui flambe sous l'ardent soleil de midi.

“ Mes enfants, dit le général, nous allons essayer de manger, puis nous nous reposerons jusqu'à demain matin, et ensuite nous aviserons. ”

Ses deux compagnons sont confiants, toute cette région est tellement connue de leur passager. Ils s'endorment, mais Laperrine veille, médite. Véritable veillée funèbre qui commence et qui durera quinze longs jours.

Le lendemain, à l'aube, ils se mettent en marche, se dirigeant vers le Nord-Ouest, vers l'Adrar, du côté où ils rencontreront certainement du secours. Marche pénible dans le sable où ils enfoncent jusqu'au mollet, d'autant qu'ils se sont chargés des provisions de voyage. Ils marchent, la gorge brûlée par une soif ardente, qu'ils ne peuvent étancher à leur saoul. Le général, malgré l'horrible souffrance de sa blessure qui le tenaille sans cesse, se traîne, aidé par Bernard et Vaslin.

Mais de secours point. Ils décident de retourner vers leur avion, vers lequel doivent converger toutes les recherches.

Le 22, au matin, ils l'aperçoivent, à demi enseveli sous les sables. Ils le retrouvent comme un ami dont ils n'auraient jamais dû s'éloigner.

Deux tempêtes de sable les assaillent. Ils s'aplatissent sous leurs couvertures, tandis que le vent rugit au-dessus de leurs têtes. Le général est calme, bien qu'une plainte perpétuelle s'exhale de ses lèvres.

Le 3 mars, ses deux compagnons lui font part de leur projet de remonter vers Tin Zaouaten, à 120 kilomètres de là. Ils rencontreront du secours en route; ils n'en doutent pas. Ils le sauveront.

Laperrine sourit tristement :

— J'y consens, mes enfants. Mais, si vous allez là-bas, vous n'en reviendrez certainement pas.

Bernard et Vaslin, confiants malgré tout, se mettent en route. Au bout de quelques heures, Bernard s'écroule comme une masse. Vaslin le ramène à l'avion. Mais le général s'affaiblit. Il est plus agité.

Quand ils s'approchent de lui, le 5 au matin, apportant le quart de phoscao, ils constatent qu'il s'est déplacé de quelques mètres.

Ils tendent vers ses lèvres l'aliment réparateur ; la bouche est pleine de sang. De la tête, il les invite à prêter l'oreille ; il murmure :

— Mes enfants, on croit connaître le Sahara ; on croit que je le connais ; personne ne le connaît. Je l'ai traversé dix fois et j'y reste la onzième.

Le mécanicien rapporte cet autre propos :

— Mes enfants, j'ai fait votre malheur.

Il est 10 h. 30. Vers midi, il réclame de l'eau. Vaslin le relève. Bernard le fait boire. Vers 15 heures, Bernard s'étonne que le général ne demande pas à boire ; il lui touche la jambe. Laperrine est mort, sans une plainte sans un gémissement (1).

Ainsi mourut en brave, en soldat, le général Henri Laperrine, le 5 mars 1920, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Ses compagnons qui l'avaient enterré dans le sable, près de l'avion, furent recueillis seulement le 14 mars, par le lieutenant Pruvost, exténués, mourants, ayant mangé et bu tout ce qui leur avait été possible de manger et de boire, de la pâte dentifrice, du jubol, de la glycérine, de l'alcool à brûler, de l'eau de Cologne. Ils avaient bu le liquide de leurs boussoles, leur urine. Ils avaient tenté de s'ouvrir les veines avec un rasoir. Quelques heures plus tard, on les eût trouvés morts.

Le lieutenant Pruvost ramena le corps du général Laperrine et le fit déposer près de la tombe de son ami, le P. de Foucauld.

*

* *

L'ermite et le soldat jusqu'au printemps dernier ont dormi côte à côte leur dernier sommeil, en plein Sahara, gardés par les nomades du désert. Maintenant seul le cœur du saint religieux se trouve dans le monument érigé sur la tombe du général.

Leur fin tragique ne fut, comme on l'a dit, que " la mort de leur vie ". Leur œuvre commune leur survit et cette œuvre, c'est la victoire sur le désert, l'amorce d'un immense empire franc dans l'Afrique du Nord.

Cette œuvre est le fruit de leur longue et intelligente amitié. C'est au cours de leurs intimes causeries, le soir, sur les terrasses des bordjs sahariens ou par les nuits vibrantes d'étoiles, au bivouac, quand tout dormait autour d'eux,

(1) José GERMAIN et Stéphane FAYE, *op. cit.*, pp. 244-245.

ou pendant leurs chevauchées à travers le désert, que cette œuvre s'est peu à peu élaborée, qu'elle a pris corps. Leur victoire sur le désert, c'est plus que la pacification et la reconnaissance du Sahara, qui, il y a treize ans à peine, n'était encore qu'une tache blanche sur la carte d'Afrique, c'est la reprise pour le compte de la France de l'œuvre grandiose entreprise autrefois par Rome. L'Afrique du Nord, depuis la Méditerranée jusqu'au Niger, par sa nature, par sa situation géographique, par son manque d'unité ethnique, est destinée à subir l'influence ou l'autorité de l'Occident latin. De Foucauld et Laperrine l'ont fort bien compris et tout leur effort a consisté à faire de l'Afrique du Nord un bloc français. Ce fut là le résultat de leur amitié. L'un et l'autre ont bien mérité de la France et de la latinité tout entière.

Maurice LIGOT.
